

## CHAPITRE 1

Le manoir de la Fravière était une demeure du XVII<sup>e</sup> siècle blottie dans son parc, dans le Périgord. De style simple et élégant, il était composé de deux étages et flanqué de deux ailes carrées. Pour accéder à la cour, il fallait passer par un portail en pierre, coincé entre deux bâtiments, transformés maintenant en habitations.

Il appartenait à la même famille depuis plusieurs générations et était entretenu avec soin par le propriétaire actuel, le comte de la Fravière, octogénaire toujours vaillant, ancien industriel de la région, qui avait toujours vécu au manoir, lequel était nommé souvent « château de la Fravière ».

Les gens du village appréciaient beaucoup le comte pour sa probité sans faille, une gentillesse sans pareille, mais d'une rigidité intransigeante concernant ses principes. Cette rigidité, ces principes causaient souvent des heurts avec ses petits-enfants, Julien et Sophie, les enfants de son fils Robert, et Aurélien, celui de sa fille Patricia.

Robert avait pris la suite de l'industrie familiale et avait épousé la fille d'un notable de la région. Patricia, mariée à un capitaine de la marine marchande, s'occupait d'une galerie d'art.

Comme à son habitude, quand le temps le permettait, le comte prenait son petit-déjeuner sur la terrasse quand son fils arriva pour prendre le sien.

— Bonjour, papa. As-tu bien dormi ?

— Très bien. Pour une fois, tes enfants n'ont pas fait de bruit avec leur musique incompréhensible ! Ta femme n'est pas levée ce matin ?

— Non, elle a encore une migraine épouvantable. J'ai prévenu que personne ne la dérange. Il faut que je parte, j'attends un client important ce matin. Ne m'attendez pas pour déjeuner.

Il partait quand Patricia, sa sœur, arriva.

— As-tu des nouvelles de ton navigateur ? demanda le comte.

— Oui. Il est arrivé avant-hier au Havre. Il devrait revenir aujourd'hui ou demain à la maison, pour deux semaines.

— Je ne comprendrai jamais pourquoi tu l'as épousé ! Il n'est jamais là pour s'occuper de toi et d'Aurélien !

— Je suis heureuse, papa, ne t'inquiète pas.

— Comment est-ce possible dans cette situation ? C'est inconcevable !

— Nous nous aimons, tout simplement.

Le comte haussa les épaules.

— Ta belle-sœur a encore une migraine ce matin.

— Tu parais en douter ?

— Oui. Mais cela ne regarde que moi. Tu sors aujourd'hui ?

— Je vais à la galerie, c'est mon travail.

— Je ne m’y ferai jamais !

— Être industriel, médecin ou avocat ne sont pas les seules professions au monde, papa !

— Je sais. Non, je ne me ferai jamais à l’idée qu’une femme de notre famille soit obligée de travailler.

— Tu t’es levé de mauvaise humeur, ce matin ! Que t’arrive-t-il ?

— Je suis inquiet pour l’avenir du domaine.

— Pourquoi ?

— Regarde vos enfants : pas un seul ne s’intéresse à l’entreprise ! C’est grâce à elle que nous pouvons garder ce domaine. Quand Robert sera obligé de s’arrêter, vous devrez vendre, malheureusement.

— Ne te ronge pas les sangs avec ça.

— Je sais, je ne serai plus là pour le voir, mais c’est bien dommage.

Agathe arriva, un plateau dans les mains.

Le comte était veuf, sa femme étant décédée peu de temps après la naissance de Patricia. Une gouvernante, Agathe, s’était occupée des deux enfants. Devenue âgée, elle était restée au manoir, sa seule véritable maison, celle dans laquelle elle avait vécu toute sa vie. Elle ne travaillait plus, mais avait participé à l’éducation des enfants de Robert et Patricia. Elle connaissait parfaitement le manoir et le parc, savait tout ce qu’il se passait sur le domaine.

Agathe était devenue une véritable amie du comte et, à eux deux, ils régnaient sur l’ensemble des terres et du personnel.

— Agathe ! Arrête de te fatiguer ainsi. Que font donc Caroline et Charlotte ?

— Elles ont du travail, monsieur le comte.

— Prends ton déjeuner avec nous.

Le maître d'hôtel arriva à son tour, tenant dans sa main un petit plateau sur lequel était posée une lettre. Il le présenta à Patricia.

— Un courrier vient d'arriver pour vous.

Elle prit l'enveloppe, l'ouvrit et lut la lettre. Paraissant troublée, elle se leva.

— Je dois y aller, un problème à la galerie.

Elle partit rapidement, sous le regard vif de son père.

— Agathe, ma fille a des problèmes.

— Quelle idée, monsieur le comte !

— Ne me prends pas pour un vieux gâteux ! Je sais bien que, tous les mois, elle a un problème à la galerie.

— Je ne dis pas que vous êtes gâteux. Mademoiselle Patricia gère une galerie importante. Il semble normal qu'il y ait régulièrement des soucis, comme dans toute entreprise, vous le savez bien.

Il la regarda en soupirant.

— Toi, tu sais quelque chose. Je sais qu'on me cache des choses ici. Je le vois bien. Si Patricia a des problèmes à la galerie, il n'y a aucune raison pour que, tous les débuts de mois, elle reçoive un courrier ici, alors que le facteur n'est pas passé.

— Je ne suis pas la confidente de mademoiselle Patricia !

Le comte se tut et continua à prendre son café. Les soucis ne l'avaient jamais empêché de prendre ses repas, il estimait qu'on résout plus facilement un problème le ventre plein que tirillé par la faim. Même durant les crises les plus difficiles que son entreprise avait traversées, il s'était astreint à prendre ses trois repas de façon sereine.

— Ma bonne Agathe, mes enfants n'ont plus dix ans et il faut que tu arrêtes de les couvrir...

— Monsieur le comte, je vous promets que...

— Ne promets rien, de toute façon, je ne te croirai pas. Que font mes fainéants de petits-enfants ?

— Ils ne sont pas encore réveillés.

— À cette heure-ci ?

— Ils sont rentrés tard, ils étaient allés danser.

Il haussa les épaules.

— Qu'ils me ramènent de la drogue ici et je les fous dehors !

— Comment pouvez-vous dire une chose pareille ?

— Reviens sur terre ! Le monde change, malheureusement. Bon, je vais en ville, j'ai des affaires à régler.

Ils se levèrent en même temps. Il soupira en la regardant débarrasser la table. Jamais il n'avait retrouvé quelqu'un comme elle et il désespérait de la voir toujours travailler malgré son âge, malgré tout le temps qu'elle avait passé chez lui.

Elle méritait de se reposer, de vivre tranquillement sa retraite, mais les personnes qu'il trouvait pour le service ne travaillaient plus autant, ni aussi bien. Pourtant, il n'avait jamais discuté les salaires demandés, estimant que le travail se devait d'être rémunéré, mais la conscience professionnelle n'était plus là.

Appuyé sur sa canne, il se dirigea dans la cour. Son chauffeur lui ouvrit la portière de la voiture, puis se mit à la place du conducteur. Quinze minutes plus tard, ils arrivèrent devant l'étude du notaire de Sarlat-la-Canéda.

— Pierre, vous pouvez disposer. J'en ai pour une bonne heure et après, je dois voir un ami, juste à côté. Revenez ici dans trois heures.

— Bien, monsieur le comte.

Il entra dans l'étude. Pierre partit.

\*\*\*

Pendant ce temps, Julien, Sophie et Aurélien s'étaient réveillés et prenaient leur petit-déjeuner. Les examens étaient finis et le mois de juillet était beau et chaud.

— Sympa, la soirée hier ! Que faites-vous aujourd'hui ? demanda Sophie.

— Je vais aller voir un ami qui est arrivé hier, répondit Julien.

— J'ai rencontré une nana qui m'a donné rencart ce matin pour un café, dit Aurélien.

— Tu es rapide !

— On avait surtout beaucoup bu. Enfin, elle ! Et toi, Sophie ?

— Je vais aller me promener en ville, faire des courses. Quelqu'un me dépose ? Je n'ai pas envie de conduire !

— Et pour revenir ?

— Je me débrouillerai. Ta mère remonte au manoir de toute façon, je passerai à la galerie.

Comme une envolée de moineaux, ils se levèrent et, quelques minutes plus tard, Julien et Sophie dans une voiture, Aurélien dans une autre, quittèrent le château.

\*\*\*

Vers midi, le comte remonta dans sa voiture, l'air soucieux. Il ne dit pas un mot durant le trajet.

Le véhicule, peu de temps après, s'immobilisa dans la cour. Le chauffeur descendit pour ouvrir la porte au comte, lequel monta doucement les quelques marches du perron. Le manoir était calme, silencieux.

Dans le hall d'entrée, il s'arrêta brusquement. Agathe était allongée sur le sol, visiblement morte. Il avait vu trop de morts dans sa vie pour ne pas savoir qu'Agathe n'était plus.

Il la regarda, eut envie de pleurer. Puis, calmement, il s'approcha du téléphone.

— Allô, ici le comte de la Fravière. Venez immédiatement au château, il y a eu un assassinat.